

Enquête

MA CATASTROPHE

CY

'ETAIT IL Y A QUATRE ANS: UNE EXPLOSION DANS UNE CENTRALE NUCLEAIRE SOVIETIQUE AU NOM ALORS INCONNU. AUJOURD'HUI ON REVISE SANS CESSE A LA HAUSSE LE NOIR BILAN DE TCHERNOBYL. LIOUBA KOVALEVSKAÏA, QUI TRAVAILLAIT AU JOURNAL DE LA CENTRALE, AVAIT ECRIT UN ARTICLE PREMONITOIRE UN MOIS AVANT LA CATASTROPHE. IRRADIEE, EVACUEE, ELLE RACONTE.



LIOUBA KOVALEVSKAÏA. LES VICTIMES DE TCHERNOBYL FONT AUJOURD'HUI APPEL A ELLE.

eux cernés, traits tirés, Liouba Kovalevskaïa peut tout juste, bien qu'elle ne veuille pas le montrer, supporter l'effort de l'interview. Cette grande jeune femme de 37 ans est minée par l'irradiation; revivre en paroles ses épreuves l'épuise. Et l'amène au bord des larmes. Un mois avant la catastrophe de Tchernobyl, Liouba Kovalevskaïa avait publié un article affirmant que la centrale « n'était pas sûre ». Elle vivait à proximité et quelques temps auparavant, en décembre 1985, elle avait préféré démissionner de son poste de chef de la rédaction de la Tribune de l'énergéticien, le journal de la centrale où elle travaillait depuis 1980. Lorsque le réacteur n°4 a explosé, il y a quatre ans, elle et sa fille ont été gravement irradiées. Liouba a donc, comme des milliers d'autres, vécu la panique des premiers jours et l'évacuation en catastrophe qui a suivi.

Grâce à son article prophétique, qui lui a valu les félicitations de Gorbatchev, elle est devenue un recours pour beaucoup. Vers elle convergent les doléances, les appels à l'aide de malades ou les critiques d'employés de la centrale ou des services médicaux qui désapprouvent les consignes aberrantes ou inhumaines qu'ils sont chargés d'appliquer.

A partir de cette expérience, elle a écrit un livre, *Tchernobyl secret*, qu'elle ne peut publier en URSS. Aucun éditeur soviétique n'a osé accepter son autre ouvrage, *Journal de Tchernobyl*, le récit de sa vie d'irradiée et de mère d'une petite fille irradiée. Aussi est-elle venue le mois dernier à Paris afin de trouver un éditeur. Nous l'y avons rencontrée durant trois heures.

« A mon poste à la Tribune de l'énergéticien, raconte-t-elle, il m'était impossible de rendre compte des dysfonctionnements de la centrale dont j'étais témoin depuis des années. En 1983, je n'avais pas pu parler d'un accident relativement grave où une fuite de vapeur radioactive avait contaminé le site et atteint Pripiat.

« A cause de mes allusions à cet accident, on m'a reproché de violer des secrets et menacé de m'exclure du parti. La censure du comité local du parti et de la direction de la centrale charcutait tous mes textes. Chaque article ne contenait plus que deux ou trois événements négatifs, sans lien entre eux, noyés dans un tableau d'ensemble rose et bleu. Par exemple, un retard d'un fournisseur de la centrale ou la livraison d'outillages ou de machines ne respectant pas le cahier des charges: actes « isolés » d'insouciance, non-respect des normes de sécurité, etc. Or, le danger venait justement de l'addition possible de ces malfaçons et négligences, qui étaient systématiques.

Tchernobyl était une centrale modèle où les étudiants du Começon de l'Institut d'énergétique de Moscou faisaient leur stage pratique. Ils se demandaient comment nous pouvions exploiter une telle centrale où les machines, mal ajustées, vibraient, où la vapeur radioactive corrodait les conduits, s'échappait et, après s'être condensée, retombait dans l'installation.

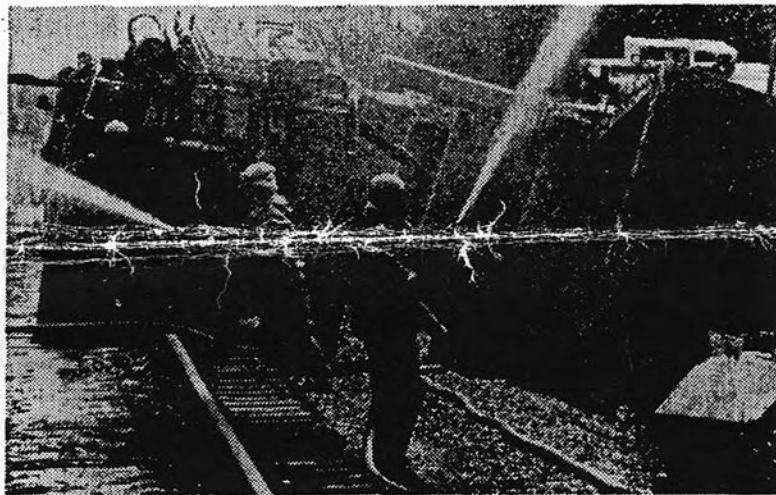
Au cours de la dernière année, la situation s'est aggravée. Pour se plier aux directives de Moscou, la direction de la centrale avait accepté de réduire de

moitié, un an au lieu de deux, les délais de construction du 5^e réacteur. Au prix de violations des normes de qualité. Les malfaçons acceptées affectaient 60% des rubriques du cahier des charges. On coulait le béton sans respecter les règles, on acceptait des machines ne correspondant pas aux spécifications.

La hâte imposée par Moscou avait aussi affecté l'exploitation des réacteurs en marche. Je ne pouvais pourtant pas imaginer que la discipline dégènerait au point d'entreprendre les essais fous de la nuit du 25 au 26 avril. Je ne supportais plus que tout cela reste caché, comme l'avait été l'accident de 1983. Mon silence était une complicité. »

Démissionnaire de son poste à la Tribune, Liouba propose alors un article d'ensemble au journal de l'Union des écrivains ukrainiens, moins surveillé par la censure, l'*Ukraine littéraire* de Kiev. Le censeur supprime une série de chiffres et de précisions techniques, mais laisse passer l'essentiel, la mise en doute de la fiabilité de la centrale.

« A Moscou, l'article ne produisit aucun effet. Pensez donc, un papier dans un journal provincial, destiné aux écrivains, signé d'un journaliste obscur, femme de surcroît... Mais pour les chefs locaux du parti et ceux de la centrale, c'en était trop. Ils mirent en route une procédure, secrète comme il se doit, pour m'exclure du parti.



MAI 1986. OPERATIONS DE DECONTAMINATION AUTOUR DE LA CENTRALE DE TCHERNOBYL.

« Survinrent alors les événements du 26 avril. Des gens de Pripiat, dont ma mère, ont entendu l'explosion mais n'y ont pas prêté attention. Les explosions provoquées par les lâchers de vapeur en cas d'arrêt des turbines ou par les fuites accidentelles étaient fréquentes. L'administration avait expliqué qu'elles ne représentaient aucun danger et la population s'y était habituée.

« Le matin, tout le monde a vaqué à ses occupations comme à l'accoutumée. Mais dès que je suis sortie dans la rue, au bout de dix mètres j'ai senti une irritation des yeux et de la gorge et des picotements de la peau: les symptômes de l'irradiation tels que je l'avais appris. J'en ai déduit qu'un accident important s'était produit. Dès cet instant, mon seul souci a été de mettre à l'abri ma fille et ma mère.

« Ce n'est que plus tard que j'ai pu reconstituer ce qui s'est passé dans la centrale et dans la ville. Le 26 au matin, une réunion s'est tenue au comité du parti avec les autorités arrivées de Moscou; rien n'a été dit sur les dangers encourus par la population, ni sur les mesures à prendre pour la protéger. On a décidé de ne pas l'informer afin d'éviter la panique. »

« L'information a quand même filtré par le bouche à oreille. Les policiers, premiers informés, ont mis au courant leurs familles ou leurs amis. Quelques travailleurs de la centrale ont averti leurs femmes et les écoles de leurs enfants. La directrice des services scolaires de la ville n'a appris la nouvelle qu'en fin de matinée grâce à un coup de téléphone de son mari. Sans consulter la mairie et le parti, elle a donné aux écoles la consigne de ramener les enfants dans les locaux (le samedi matin est réservé à la gymnastique et les élèves étaient sur les stades et les préaux des écoles).

« Quelques membres de base du conseil municipal et du comité du parti étaient déjà au courant de l'irradiation de la population. Faute de dosimètres, ils n'ont pu apprécier les doses reçues, mais ils supposaient bien que le seuil nécessitant l'évacuation risquait d'être atteint. Ils ont voulu prendre des mesures collectives de protection, mais les hauts fonctionnaires arrivés de Moscou et de Kiev ont ordonné le maintien de toutes les activités publiques prévues pour la journée: célébration de douze mariages et fête sportive en plein air. Les gens sont partis à la campagne pour le week-end. Des pêcheurs ont tranquillement passé deux jours sur les bords du bassin de refroidissement à quelques centaines de mètres du réacteur en feu.

« Victor Brioukhanov, le directeur de la centrale, a téléphoné le samedi à

l'aube à son ministère à Moscou qu'il y avait un incendie dans le bloc n°4, mais que « le réacteur était intact » et qu'il en viendrait à bout sans aide extérieure. Il avait pourtant vu du graphite répandu (preuve que le réacteur était endommagé), des employés vomissant, marqués du hâle des irradiés graves, le visage tuméfié, la thyroïde gonflée.

« L'évacuation de la ville n'a commencé que le dimanche 27, dans la fin de l'après-midi. Les gens avaient une demi-heure pour se préparer. On les calmait en leur disant de n'emporter le nécessaire que pour trois jours. J'ai obéi aux consignes tout en sachant que nous partions pour toujours.

« La panique a commencé lorsque notre convoi a croisé des colonnes de camions militaires, tous phares allumés, avec des soldats portant des masques à gaz. Le groupe d'évacués dont je faisais partie, a été cantonné dans un village à moins de 30 km de la centrale. Aucune mesure de la contamination reçue par ces villages n'avait été calculée. Aucune consigne n'a été donnée. Les enfants jouaient dans la poussière contaminée des rues. Nous avons bu l'eau des puits et mangé des produits locaux, contaminés.

« Après le délai des trois jours, les gens ont compris que l'évacuation durerait plus longtemps. Il n'y avait toujours aucune explication officielle. Dix jours après leur arrivée, la plupart des évacués ont été pris de panique et ont reflé spontanément vers Kiev et au-delà. Hébété, je suivais le mouvement. L'administration, trop contente de se débarrasser de nous, laissait faire. Elle s'est contentée de nous conseiller de demander des mandats à des parents: Mais il était interdit de mentionner la catastrophe dans les lettres.

« A Kiev, aucun service de dosimétrie ou de douches de décontamination, n'était prévu pour les évacués. La gare et l'aéroport étaient bondés; les gens paniquaient au milieu des pleurs et des cris. Pas d'aide sanitaire élémentaire. Elle n'apparut que plus tard et seulement pour les enfants. Rien n'avait été facilité pour prendre les billets. Pas d'avions ni de trains supplémentaires. Ils n'ont été donnés qu'après un début d'émeute dans la gare.

« De Kiev, j'envoyai ma fille et ma mère chez ma sœur en Sibérie, et restai dans la ville, dans un état de zombie. Rien n'y était prévu pour les évacués, sinon des mesures idiotes. Ainsi, l'hôtel où j'ai voulu prendre une chambre a exigé un certificat de non-irradiation. Je suis allée le chercher au centre d'accueil des évacués à la gare: ces certificats étaient délivrés à la chaîne, sans aucun examen, sur simple demande.

« Il a fallu quelques jours pour que je prenne conscience de mon état d'irradiée: visage tuméfié, inflammation de la gorge et de l'oesophage, incapacité d'avaler quoi que ce soit sans lubrifier avec du beurre, troubles de la mémoire, perte de la notion du temps, incapacité de m'orienter dans l'espace, confusion entre la gauche et la droite. J'étais prise de vomissements et de crises de larmes avec une sensation de fin du monde. Le souvenir de mes devoirs de mère m'a tenu éloignée du suicide.

« L'idée ne m'est même pas venue d'aller dans un hôpital. Je savais qu'il n'en existait pas un seul dans la ville capable de mesurer l'irradiation et, a fortiori, d'administrer les soins.

De tels hôpitaux n'existent que dans les bases de sous-marins nucléaires ou

après la nuit de la catastrophe, les autorités ont maintenu la célébration de douze mariages et une fête sportive en plein air. Des pêcheurs ont passé deux jours à quelques centaines de mètres du réacteur.

Novosti Gannu

DE TCHERNOBYL



OUVRIERS DE LA CENTRALE EQUIPÉS POUR LA DÉCONTAMINATION, APRÈS LA CATASTROPHE. AUJOURD'HUI CERTAINS EXIGENT DE CONNAÎTRE LES DOSES D'IRRADIATION REÇUES.

après des instituts d'études atomiques à Leningrad et à Moscou. Aujourd'hui, la population des zones irradiées continue à être suivie par des non-spécialistes, à peine plus informés et outillés.

» Je reste incapable de faire une description adéquate de mes sentiments et des bouleversements éprouvés alors. Cette incapacité est commune à tous ceux qui ont vécu cette expérience. Une voix intérieure vous ordonne de vous retrancher : ne pas penser à la catastrophe, oublier sa démesure, la rejeter hors de soi, s'absorber dans l'instant présent. Et pourtant, le souvenir de l'intolérable, tapi dans l'ombre, est toujours prêt à vous submerger. »

Liouba a refusé, pour elle et sa fille, de s'adresser à la médecine officielle. Tous les médecins lui ont confirmé : le suivi médical des irradiés ne consiste qu'en placebos. Les rares spécialistes compétents en médecine nucléaire sont réservés à la nomenklatura.

Sa nouvelle raison de vivre est de dénoncer cet état de choses et d'aider les victimes à s'organiser. Elle s'appuie sur des déclarations officielles. Ainsi, Egor Ligatchev, le n°2 du bureau politique, a déclaré en 1989 : « La catastrophe nous a pris à l'improviste et nous ne savons toujours pas comment en venir à bout. » Le nouveau ministre ukrainien de la Santé, Youri Spijenko, a protesté en février contre le secret qui entoure tout ce qui concerne Tchernobyl : « Même à mon poste, j'ignore quel est le niveau de contamination sur les sites des centrales nucléaires de la République. »

Le secret engendre l'arbitraire. Un exemple en a été rapporté par le même Spijenko : « Le ministère de l'Énergie atomique s'est approprié illégalement les 65 millions de roubles de la collecte nationale en faveur des irradiés. Cette somme, destinée à l'aide humanitaire aux irradiés, doit nous être restituée. » Elle ne l'est toujours pas. Les médecins délivrent systématiquement des diagnostics biaisés qui minimisent les suites de Tchernobyl. Les consignes secrètes du ministère de la Santé qui prescrivent cette falsification ont été découvertes, et publiées en Occident [voir *Libération* du 27/2/90, NDLR].

« Ces circulaires, précise Liouba, veulent minimiser les dommages que l'administration doit verser aux victimes. Tout récemment, deux grèves de la faim ont éclaté dans des hôpitaux où sont soignés les anciens employés de la centrale les plus gravement atteints. Ces malades, dont plusieurs se savent condamnés, exigent de connaître les doses d'irradiation qu'ils ont reçues. »

Les élections de mars dernier ont ouvert une nouvelle phase. Les groupes oppositionnels, Verts, Front populaire ukrainien Roukh, Groupe Helsinki, pacifistes... ont obtenu des scores importants après une campagne où Tchernobyl a tenu une grande place. Ils ont créé une Commission indépendante d'évaluation des suites de la catastrophe.

» Je participe à ces travaux, mais je me consacre spécialement à l'association « Les enfants de Tchernobyl », notre problème le plus douloureux. Nous avons déjà créé une antenne aux USA et en France où nous sommes aidés par Médecins du Monde. Les moyens matériels et scientifiques de l'URSS sont notoirement insuffisants.

● PROPOS RECUEILLIS PAR BASILE KARLINSKY